

La Véritable Evangéline

Par M. Edmond MONTET



Ce beau travail fut présenté, il y a quelques années, à la Société Historique de Montréal par M. Edmond Montet, un de ses conseillers.

M. Montet a passé quinze ans de sa jeunesse dans les campagnes acadiennes de la Louisiane à Terrebonne, Ascension, St-Jacques, Iberville et St-Jean-Baptiste. Il a vécu de la vie de leurs habitants et sa famille y a fait souche nombreuse.

Ce travail documenté pourra servir de complément aux récits qui nous ont déjà été faits par ceux des nôtres qui ont eu l'avantage et le plaisir de visiter l'Acadie Louisianaise.

L'histoire ou la légende d'Évangéline exerce et exercera toujours une impression profonde sur l'imagination populaire.

Pour vous en parler, ce soir, je n'ai ni l'autorité, ni la compétence nécessaires et mon seul titre à votre indulgence sera d'avoir été mis à même de constater qu'une Évangéline non moins poétique, non moins sympathique que celle du grand poète qui l'a immortalisée, a vécu, et de vous la révéler à mon tour, dans le cadre de la vie réelle où elle a aimé et où elle a souffert.

Je plonge au hasard de mes souvenirs, pendant mes quinze années de séjour en Louisiane, sur l'habitation où s'écoula ma première jeunesse. Il y a de cela, hélas! plus de quarante ans.

Nous sommes au premier printemps de l'année, à la mi-février, et à l'heure matinale où le laboureur, pour s'éviter la chaleur tropicale du haut du jour, s'empresse d'aller tracer les sillons dans un sol d'alluvion fertile, qui fait, depuis des siècles, la richesse inépuisable de tout le delta du Mississipi.

Nos laboureurs, ce sont des nègres, indolents et insouciant, qui vont de leur cabane, à l'appel de la cloche, atteler, à l'écurie, de puissants mulets, à des charrues non moins imposantes de taille et de force. Puis, c'est le défilé des attelages, sous l'oeil observateur du gardien d'écurie ou du majordome (overseer, disent les anglais,) traînant les charrues placées sur une planche-glissoire et retenue au socle par une chaîne à crochet.

Sur la planche à l'arrière, guide en mains, le laboureur se tient debout et se laisse porter au trot allongé de ses mulets jusqu'aux pièces de labourage, qui s'étendent à perte de vue, en pleine prairie, sans ondulation aucune, jusqu'à l'orée des vastes cyprès qui sont les majestueuses et souvent impéné-

trables réserves forestières de toute la Basse-Louisiane.

Nos nègres passent devant leur maisonnette à un étage, posée sur pilotis, ou exhaussée du sol en bousillage, à toit angulaire, sans mansarde et sans cave, ouverte à tous les vents, blanchie à la chaux, avec planchers lavés et rougis à la brique pilée.

Sur la galerie de chaque cabane, l'on voit grouiller des légions de négrillons, autour de grosses et grasses matrones, vêtues de robes en calico, ramassées en bouée à la taille, au corsage opulent, la tête coiffée d'un mouchoir de madras, noué à la catalane. Coiffure originale s'il en est et qui ne fait qu'accentuer la grossièreté des traits; figures épanouies, lèvres épaisses, nez épatés, dents d'une blancheur d'ivoire et yeux qui brillent en blanches escarboucles sur un fond noir d'ébène tout éblouissant.

Et j'écoute ces voix, plaintives et tristes, traînantes en une mélodie étrange, parlant en un patois simple, concis, raccourci, à la façon d'enfants qui balbutient encore, cette langue qui leur est venue de leurs différents maîtres ou de leurs différentes patries. Et j'entends un père dire :

“Bonjour pétiots, bonjour mémé, je reviendrons bétot.”

Et les jeunes gens saluent au passage d'un chant d'amour pittoresque la bien-aimée qui s'en va ailleurs, sur l'habitation, partager avec eux les travaux des champs.

Mo l'aimer toi, chère,
De tout mon coeur, chère,
Ma mourri pour toi,
Ma mourri pour toi,
Ma mounri pour toi, chère.

Et il en était ainsi il y a 40 ans dans toute la campagne de la Basse-Louisiane où les groupements agricoles avaient un caractère mixte de noirs et de blancs, ces derniers d'origine française ou de descendance acadienne.

Ce patois que l'on appelle le patois créole est le parler de toute la jeunesse, — parler qui a ses formes, ses rythmes et mêmes ses règles — parler qui a toute une littérature originale et savoureuse où fourmille la légende et qui serait une mine précieuse à fouiller — toute aussi riche que celles que nous découvrons chaque jour dans notre terroir canadien.

On parle le français, en Louisiane, en bon français, en pur français, du moins on parlait ainsi il y a quarante ans.

C'était alors le beau temps, la Louisiane avait ses centres de littérature et la Nouvelle-Orléans, ses salons. Les coutumes chevaleresques avaient cours, et la gracieuseté des menuets et des rigodons dansés sur l'herbe, s'alliaient à la finesse spirituelle des beaux diseurs ou des improvisateurs de cantilènes célébrant